

**HUBERT** (*Ernest-J.*), Chef de secteur, attaché au Parc national Albert (Lombise, 4.5.1890 - R.I., 12.3.1967).

Pour ses innombrables amis, pour les milliers de visiteurs des cinq continents qui l'accompagnèrent dans « sa » plaine des Rwindi-Rutshuru du Parc national Albert, il a toujours été et restera toujours l'extraordinairement sympathique et intrépide commandant Hubert. Il faudrait toutefois lui rendre justice en parlant plutôt du major Hubert, car tel était son grade exact dans les cadres de réserve de l'armée métropolitaine. Enfin, en 1944, c'étaient des insignes de lieutenant-colonel clandestin qu'il portait lorsque l'offensive libératrice le trouva au commandement du secteur de Marbais de l'Armée secrète.

Il est né à Lombise, Hainaut, le 4 mai 1890, deuxième fils d'une famille montoise de huit enfants. Ses études secondaires lui confèrent la sévère formation des Jésuites. Il conquiert à Mons en 1911 un diplôme de licencié en sciences commerciales.

La même année, il part pour l'Afrique, en service territorial. Son unique terme à l'administration le verra mener la rude vie du brousard sur les rives du Bomu et de l'Uele. Immédiatement, il est chez lui dans la Nature sauvage, se révélant pisteur habile, observateur toujours en éveil, chasseur courageux. Immédiatement aussi, il se montre ce qu'il restera toute sa vie, un sincère ami des Africains des milieux ruraux, les comprenant, les défendant, les aidant affectueusement en toute occasion.

Le 4 août 1914 le trouve encore en Belgique. L'avant-veille déjà, il s'est engagé. Le lendemain, il a rejoint sur la Gette le 2<sup>e</sup> régiment des chasseurs à pied, où il se taillera, notamment dans le secteur de Dixmude, une véritable légende. Son âme et ses talents de maître de chasse l'amènent, en effet, en octobre 1917 au commandement, significatif, du Peloton des tireurs d'élite (snipers) de la V<sup>e</sup> division d'Armée. Ses rosettes d'officier des divers ordres nationaux s'ornent, on s'en doute, des palmes et des glaives.

En 1919, il se marie et commence une mission de trois années à Berlin, à la Commission interalliée de contrôle. Mais il regrette l'Afrique et repart comme colon pour Albertville, où naît son fils Jean. La crise de 1930 met malheureusement fin à ses courageux efforts d'indépendant et le ramène de force en Belgique. Heureusement, après quelques années sombres, son ciel, soudain, s'éclaircira.

L'Institut des Parcs nationaux du Congo belge cherche, en effet, pour le secteur du lac Edouard du Parc national Albert, un conservateur adjoint qui, avec le titre de « délégué aux visites », aurait le triple rôle d'assister localement le conservateur, le colonel R. Hoier, dans sa tâche de surveillance et de gestion, de le soulager des obligations astreignantes, devenant même envahissantes, d'accompagner sur les pistes de la réserve des touristes de marque de plus en plus nombreux, et enfin d'assurer au Parc, en général, un indispensable service de relations publiques, redressant son impopularité imméritée d'alors, expliquant ses buts et les raisons d'être de ses règlements.

Début janvier 1936, Ernest Hubert est engagé et part pour Rwindi où, une fois encore, il se façonnera une légende. Son hospitalité généreuse et souriante, ses talents de conteur intarissable et fascinant, et surtout la maîtrise avec laquelle il fait sans risque inutile approcher les touristes tout près des plus grands mammifères du Parc, lui valent vite en tous

lieux une réputation véritablement mondiale. Les visiteurs anglo-saxons ne jurent que par lui. Partout commandant Hubert devient quasi synonyme de Parc national Albert. Alors que le conservateur du Parc est pratiquement un inconnu, son adjoint est internationalement célèbre, remplissant ainsi efficacement le rôle de relations publiques qu'attendait de lui l'Institut.

Comme la première, la seconde guerre mondiale le trouve en Belgique. Pendant les dix-huit jours, il commande une compagnie de son cher 2<sup>e</sup> chasseurs. Démobilisé, il se trouve une base — aux côtes du soussigné, d'ailleurs — au siège métropolitain de l'Institut des Parcs nationaux, où théoriquement il rédige des notes sur la faune du Parc et où, en réalité, avec le plein assentiment tacite de Victor Van Straelen, président de l'Institution, il se consacre corps et âme à la résistance. Dès novembre 1940, il avait rassemblé un premier noyau de combattants clandestins. Puis, c'est l'armée secrète, les sabotages, les expéditions nocturnes contre l'occupant, les assistances aux aviateurs alliés. Le soussigné se trouve à ses côtés, en pleine rue de la Loi, lorsqu'il est arrêté, en mai 1944, heureusement par la Wehrmacht, à la suite d'une altercation avec un gradé SS de la légion Vlaanderen. Quelques jours plus tard, la Gestapo, qui a fini par repérer ses activités de résistant de l'armée secrète, vient pour l'arrêter au siège de l'Institut et ignorera toujours qu'il est à ce moment bien caché... à la prison de St-Gillis, entre les mains des militaires. Peu de jours avant le débarquement allié en Normandie, il est remis en liberté, grâce à un médecin militaire autrichien, ancien d'Afrique. Il prend aussitôt le maquis et le reste, on le devine.

Démobilisé au milieu de 1945, il se retrouve à Rwindi dès septembre de la même année et y reprend ses fonctions de délégué aux visites avec le même succès. Sa carrière au Parc prend fin au début de 1949, peut-être prématurément, peut-être même parce qu'il est devenu un peu « trop » populaire parmi ses admirateurs de tous pays?

Il ne veut pas rentrer en Europe toutefois — il n'a pas soixante ans — et s'installe comme colon près de Butembo, en surplomb de « son » Parc, où il reste jusque 1956. Après quoi, entouré d'amis, il commence une retraite paisible en Belgique, où le bridge tiendra un rôle important, à côté de la rédaction de souvenirs, d'études de ses notes sur les mœurs animales, d'exploitation des remarquables photographies qu'avait produites la conjonction de sa science de la caméra et de son intrépidité face aux mammifères les plus redoutables de la faune africaine. En illustration de cette dernière, le soussigné peut apporter deux souvenirs personnels: Ernest Hubert faisant baisser les yeux à un lion qui venait d'amorcer puis d'interrompre une charge; Ernest Hubert attendant la charge d'un hippopotame et prenant appui sur sa joue, en le giflant au passage, pour sauter sur le côté et éviter sa morsure...

Il meurt le 12 mars 1967, après avoir, en ami fidèle des Africains de la brousse, en âme généreuse s'étant fait une haute idée de son rôle passé de colonisateur au meilleur sens du terme, amèrement senti les événements tragiques qui secouèrent le Congo après 1960.

Il laisse le souvenir d'un homme bon, joyeux, loyal, d'une rectitude de sentiments sans bavure, ayant porté très haut le sens du service et celui du devoir.

Pour l'auteur de cette notice, il est aussi l'homme qui, par son audace inouïe, lui a sauvé la vie en 1937, ainsi qu'à sa femme,

dans une charge d'éléphants, près du lac Edouard.

Janvier 1976.  
Jean-Paul Harroy.